

TEMPERATURE

Du 7 février 1905.
7 h. du matin. 42
Midi. 48
3 P. M. 48
6 P. M. 48

LE PRESIDENT ET LA LEGISLATURE.

Le président Roosevelt est incontestablement un des hommes les plus déterminés qui soient.

Le président Roosevelt est incontestablement un des hommes les plus déterminés qui soient. Lorsqu'il est convaincu de la justice d'une idée...

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Texte sur le président Roosevelt et la législation, mentionnant son attitude devant le Sénat.

Paroles inconsidérées - D'UN - Ministre d'Angleterre

Sir Arthur Hamilton Lee, lord civil de l'amirauté, a prononcé le 2 février dernier à un banquet...

M. Lee a dit en propres termes que dans la répartition récente de ses forces navales, l'Angleterre n'avait pas eu à se trop préoccuper de la France et de la Méditerranée...

Comme bien on pense, cette « sortie » du Lord de l'amirauté a fait bruit, non seulement en Angleterre, mais aussi et surtout en Allemagne...

Les journaux allemands ont relevé le fait et, dans une certaine mesure, ont commenté d'un ton qui n'avait certainement rien de tendre, le discours du ministre anglais.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

Texte continuant le discours du ministre anglais et les réactions allemandes.

CRISES

Présidentielles et Ministérielles

EN FRANCE.

La troisième république a été fertile en crises présidentielles et ministérielles.

M. Grévy est le seul qui ait fait un septennat complet, mais son mandat renouvelé ne lui a pas porté bonheur.

La chute de M. Thiers fut retentissante: il se croyait sûr de rester au pouvoir...

M. Grévy tint bon jusqu'en 1876, mais les élections législatives amenèrent une Chambre où les républicains étaient en majorité.

Le 18 mai 1877, Paris apprit la nouvelle du renvoi de M. Jules Simon « retourné à ses chères études ».

C'est un coup d'Etat, disent les républicains avertis.

Non, répondait le duc de Beaufort, qui fut plus tard premier président de la cour des comptes; ce n'est qu'un coup d'éclat.

Gambetta prononça à Saint-Denis son fameux discours à l'adresse du maréchal: « Se soumettre ou se démettre ».

Le maréchal répondit, comme à Malakoff: « J'y suis, j'y reste ».

On se rappelle son ministère de combat: duc de Broglie, duc Dezares, M. de Fourton, etc.

Le Sénat accorde la dissolution, « la mort dans l'âme », et les 263 furent élus.

Peut-on résister? Dissonance de nouveaux la Chambre? Faire cette fois un coup d'Etat?

Le ministère de M. Grévy dura un peu plus d'un an, jusqu'à la fin de janvier 1879.

Accablé de réformes militaires qu'il croyait mauvaises, le maréchal se démit, et ce fut un jour de triomphe dans le camp républicain.

Sans compétiteurs, M. Grévy fut élu président, et il est resté sans contestation en 1886.

Le nouveau mandat de M. Grévy allait jusqu'en 1893. Cependant, en novembre 1887, le bruit courut qu'il se passait à l'Elysée des choses qui n'étaient pas correctes.

On chanta dans les rues: « A quel malheur d'avoir un gendre! » Et la presse menait une terrible campagne contre M. Grévy et M. Wilson.

M. Grévy eut aussi de révéler, mais alors ne manifesta la grève la plus étonnante qu'on ait jamais vue...

M. Grévy démissionna. Mais qui s'élève à sa place? Deux candidats: M. de Freycinet et M. Jules Ferry...

On dit que pendant trois jours, et faute de s'entendre, on choisit un troisième candidat qui portait un grand nom républicain: M. Carnot.

C'était en février 1892; six ans de présidence, six ministères, et M. Carnot est assassiné à Lyon, cent ans, jour pour jour, après le décret de son grand-père condamnant Lyon à disarmer.

Quel désarroi il y eut à ce moment, on s'en souvient! Les anarchistes avaient effrayé tout le monde par leurs attentats répétés.

Il fallait un homme énergique à la tête du pouvoir: on avait à choisir entre M. Charles Dupuy et M. Casimir-Perier; on était en janvier 1895, il donnait sa démission.

A ce moment, M. Charles Dupuy était encore candidat. M. Waldeck-Rousseau, revenu à la politique et à l'écart, était aussi candidat.

Le 10 mai 1895, M. Waldeck fut élu, et l'on dit que M. Waldeck fut, en revenant de Versailles, ce fut historique.

Les modérés? Ils l'ont préféré Félix Faure. Il s'en souviendront.

L'alliance franco-russe et la reprise de l'affaire ont été les deux grands événements de cette présidence.

Comment rappeler toutes les crises ministérielles, dont quelques-unes ont duré quinze jours, et qui amourent le public, plutôt qu'elle ne l'émeuvent?

Il y a eu des ministères d'affaires et des ministères de crise. Crise de la Commune, crise de 24 mai 1873, crise des lois constitutionnelles en 1875, crise de la première Chambre républicaine avec le maréchal de Mac Mahon en 1879, crise de 16 mai 1877.

Le ministère Jules Ferry, en 1880, créa la crise des décrets et de l'article 7.

Depuis, un des premiers soins de M. Grévy fut d'user son rival, M. Gambetta. Il le contrainait à former un ministère, « un grand ministère » dont était M. Waldeck-Rousseau avec M. Paul Bert et M. Rouvier.

On est plus tard un ministère de deux ans, celui de M. Jules Ferry, qui fut à la nouvelle du décès de Lang-Son.

En 1892, c'était, sous le ministère de M. Loubet, la crise odieuse de Panama. Crise terrible entre toutes, où, pour sauver l'honneur de la République, tous les députés chaque jour furent couverts.

En six ans et quatre mois, M. Carnot eut dix ministères. Et il est assés la crise des attentats anarchistes.

M. Félix Faure a eu cinq ministères en quatre ans, dont un, celui de M. Méline, a duré deux ans et trois mois.

La crise dreyfusiste a valu la présidence de M. Loubet, avec le ministère de M. Waldeck-Rousseau, formé d'éléments disparates: le général de Galliffet à la guerre, M. Caillaux, fils d'un ministre du Seize Mai, aux finan-

ces, et M. Millerand, socialiste, au commerce et à l'industrie.

Accusé d'espionnage, le général Billot, qui affirmait la culpabilité de Dreyfus; M. Cavaignac, qui faisait arrêter le colonel Henry; le général Zurlinden, le général Chanoin, et enfin M. de Freycinet, réapparut un instant; M. Krantz, le général de Galliffet, le général André.

Est-ce lui? Car tout s'écroule, et les démissions sont la conséquence de l'état d'esprit créé dans ce pays par ceux qui y ont suscité l'agitation de l'affaire.

La crise des fiches est en date la dernière. Le ministère Combes y a laissé, on ne dit pas l'honneur, mais toute apparence d'honorabilité. C'est la crise du dégoût!

Attendons ce que le nouveau ministère amènera.

Da Gaultier. Villégiature du Pape.

Quelques-uns de nos confrères attribuent au Saint-Père l'intention de séjourner, l'été prochain, au palais apostolique de Castelgandolfo, et ajoutent que cela ne paraît devoir provoquer du côté de Vatican aucune difficulté.

La chose, assurément, n'est pas impossible, mais elle semble bien peu probable et en tout cas elle est beaucoup moins simple qu'il n'est de se l'imaginer.

La loi des garanties reconnaît, en effet, que le palais apostolique de Castelgandolfo, comme celui de Vatican, appartient au Pape et jouit au même titre du bénéfice de l'extraterritorialité. Mais pour se rendre de l'un à l'autre, il faut nécessairement traverser une partie du territoire italien.

Or, si le Pape se rendait de l'un à l'autre, il faudrait nécessairement traverser une partie du territoire italien.

Il monte dans son troisième, chaque en tête et enveloppé d'un grand manteau blanc. Les portes du palais d'Hiver s'ouvrent toutes grandes, et la troupe impériale s'élança au galop, sans escorte jusqu'au milieu de la foule.

Là, le Tsar blanc dressa sa haute et fière stature. Debout, terrible, la voix retentissante et le geste impératif, il ne cria que ces mots: « A genoux, canaille. Je suis votre Tsar ».

Il y eut un flottement d'abord, et devant cette apparition superbe et menaçante, la foule, de rang en rang, tomba à genoux. C'était bien, dit l'Empereur en hochant la tête.

Les bals à la Cour d'Allemagne.

A propos des bals de la Cour d'Allemagne, qui vont commencer prochainement, le « Berliner Tageblatt » rappelle que, à son avènement, l'empereur Guillaume II a établi une « discipline de danse » et a parfois prié de cesser de danser des lieutenants qui ne distinguaient pas suffisamment un polka d'une valse.

Ceci a remis en vigueur une ancienne coutume des régiments de la garde. Les officiers plus anciens exercent, à l'entrée de chaque hiver, leurs camarades nouveaux valse, et lorsqu'ils savent bien danser d'une façon générale, les initiés aux particularités de l'étiquette de la Cour. Ces particularités sont assez nombreuses.

Par exemple, si une princesse de la maison royale se met à danser, toutes les autres couples doivent s'arrêter, et le signal en est donné par les maîtres des cérémonies, qui frappent avec leurs bâtons.

Les bals sont ouverts par un premier danseur, qui danse avec une dame de la cour de l'impératrice. Ces « premiers danseurs » sont presque toujours un lieutenant des gardes du corps et un lieutenant du premier régiment de la garde à pied.

Les bals de la Cour sont très gais, malgré l'étiquette, mais se terminent invariablement à une heure du matin.

UN SOUVENIR.

Un souvenir nous revient à propos de ce qui se passe à St. Pétersbourg.

C'était en 1826 Alexandre Ier venait de mourir, ne laissant pas d'héritier; la couronne revint à son frère aîné, le grand-duc Constantin, mais celui-ci, veuf de sa première femme, avait épousé la princesse de Saxe-Cobourg, avait contracté, en 1820, un mariage morganatique, qui l'avait contraint à renoncer à tous ses droits à la couronne. Ce fut donc le second frère d'Alexandre Ier, Nicolas Ier, qui fut proclamé à sa place.

Le peuple et l'armée, cependant, considéraient la renonciation du grand-duc Constantin, et comme il était très populaire, il y eut une manifestation dans la garde impériale, et la foule entourant, menaçant, le palais d'Hiver.

A cette nouvelle, le grand-duc Constantin se précipita vers le palais, harangua la garde impériale et lui dit qu'il avait renoncé à ses droits, et que ce prince restait bien son frère Nicolas.

Cela fait, il restait à convaincre la foule, et la nouvelle se trouvant pas grand succès. Cette fois, ce fut Nicolas Ier qui voulut se charger de parler à cette foule.

Il monta dans son troisième, chaque en tête et enveloppé d'un grand manteau blanc. Les portes du palais d'Hiver s'ouvrent toutes grandes, et la troupe impériale s'élança au galop, sans escorte jusqu'au milieu de la foule.

Là, le Tsar blanc dressa sa haute et fière stature. Debout, terrible, la voix retentissante et le geste impératif, il ne cria que ces mots: « A genoux, canaille. Je suis votre Tsar ».

Il y eut un flottement d'abord, et devant cette apparition superbe et menaçante, la foule, de rang en rang, tomba à genoux. C'était bien, dit l'Empereur en hochant la tête.

THEATRES. ORPHEUM.

Il y a d'excellents numéros dans le programme de l'Orpheum, et les artistes sont très par un nombre public. Citons le trio Jocelyn, Bertie Flower, Mary Shaw et Harold Cahill, Pok et Collins, Josephine Sabel, Delmore et Lee.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

TULANE.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

« Red Feather », l'exquis opéra comique que donne cette semaine le Tulane, est très goûté du public, grâce surtout à Grace Van Studiford et aux autres interprètes, tous très habiles.

Mlle Studiford chantera à la matinée d'aujourd'hui, comme à toutes les autres représentations.

LYRIQUE.

La spirituelle comédie intitulée « Are you a Mason » met en scène de nombreux spectateurs chaque jour au Lyrique.

La vogue de cette jolie pièce est aussi grande que ces années dernières.

CRESCENT.

Aux deux représentations d'hier « The Runaway » ont été applaudies comme doit l'être une œuvre de cette valeur interprétée par des artistes comme Arthur Dunn et sa troupe.

C'est un des plus beaux succès de la saison au Crescent.

GREENWALL.

Dans « Man's Enemy », un mélodrame anglais joué au Greenwall, les artistes de la troupe Baldwin-Melville sont particulièrement remarquables. C'est une autre semaine de succès qui vient s'ajouter à la liste déjà longue de la saison.

MOT FOUR RIRE.

Entre amis. — Il faut ne pas pour apprendre la ruse, c'est la « langue » la plus difficile à « retenir ».

— Pas si difficile que la langue de ma femme!

L'ABEILLE

NOUVELLE-ORLEANS.

Trois éditions Distinctes

Edition Quotidienne.

Edition Hebdomadaire.

Edition du Dimanche.

ABONNEMENTS PAYABLES D'AVANCE.

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

EDITION DU DIMANCHE

EDITION QUOTIDIENNE

EDITION HEBDOMADAIRE

Feuilleton

L'Abéille de la N. O.

La Séductrice

GRAND ROMAN INEDIT

Par René Vincy

PREMIERE PARTIE

Toute Seule au Monde.

CHASSÉE.

Suite.

marquise... Elle sortit de sa chambre... gages le vaste escalier...

— Ah! vous voici, petite... très bien... très bien... Venez à côté de moi...

— Sa physiologie était grave... Elle était un peu détournée et considérait Marthe qui...

— Certes! elle estimait fort monsieur de l'Orgé, mais tout de même, elle ressentait une espèce de malaise indéfini à la pensée que cet homme de quarante ans, un peu chauve, complètement glabre, dénué de tout agrément physique, allait peut-être être agréé comme époux par Marthe...

— Mais je ne le sais pas, madame... J'ai cherché, sans trouver... Je ne vois rien... Sans doute aurais-je commis une inconscience... oh! bien inconscience!... quelque faute qui m'échappe...

— Mais Marthe ne soupçonnait point le mensonge.

— D'ailleurs, elle était étourdie. Ainsi, c'est tout fait! Elle devrait quitter cette maison; elle allait retomber dans l'inconnu; elle n'aurait plus,

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...

— Non, ce n'est pas cela... Vous n'avez commis aucune faute... Et vous ne m'avez déçu en aucune manière...